

DE

CHAIR



ET DE

LARMES

L.M. RAPP

DE
CHAIR
ET DE
LARMES

L. M. RAPP

Atoll Publishing



J'aimerais connaître votre avis !

Contactez-moi à : laurence@lmrap.com

Ce document est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux est entièrement fortuite.

Tous droits réservés, ATOLL, 10, Haalya St, 60944 Batzra, Israel

Copyright © 2023 L. M. Rapp

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Édition : ATOLL, 10, Haalya St, 60944 Batzra, Israel

Publié en 2023

ISBN 978-965-90195-1-9

www.lmrap.com

À la mémoire de Coco

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1	5
CHAPITRE 2	27

CHAPITRE 1

Elle arrêta son véhicule sur l'aire gravillonnée, envahie de mauvaises herbes, et ouvrit la porte. Peluche aboya de sa voix trop profonde pour un si petit animal et les paroles qu'elle prononça pour le calmer ne firent qu'exacerber son excitation. Saisie par le froid – les températures semblent toujours plus basses à la campagne –, elle se pencha pour attraper son manteau, s'en vêtit et détacha la ceinture de sécurité du chien. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa. Les poils si doux, le parfum entêtant, réminiscence d'une séance au salon de toilettage, et les grands yeux humides lui arrachèrent un sourire. Il tendit vers elle son visage écrasé de Shih Tzu, lui lécha la joue, puis se contorsionna pour qu'elle le libère. Dès qu'il toucha le sol, il procéda à une inspection attentive des odeurs, la truffe collée à la végétation. Il s'immobilisa soudain, leva haut la patte, aspergea l'endroit choisi d'une urine abondante, s'éloigna un peu et griffa la terre d'un air conquérant.

Claire porta son regard vers le ciel aux nuances métalliques et vers la maison qui, à moitié dissimulée par les arbres, semblait l'attendre. Ne m'en veux pas, tu vois, je suis revenue. Un coup de vent glacial la fit frissonner et elle ajusta le col de son manteau. Elle mit son téléphone dans sa poche, se pencha une fois de plus dans la voiture pour attraper son sac et ouvrit le coffre. Elle saisit des deux mains la poignée de la valise et le dos droit, les jambes écartées, la tira de toutes ses forces. Elle réussit à la dégager un peu. Nouvelle inspiration, expiration... on tire... La valise se

libéra d'un coup et Claire, déséquilibrée, faillit tomber. Elle s'arc-bouta sur la poignée et parcourut la distance qui la séparait de l'entrée à reculons, traînant la valise récalcitrante derrière elle. Elle trouva la clé, comme son frère le lui avait indiqué, sous un pot en terre cuite dans lequel poussait une fougère. Cette plante chétive, extirpée de son milieu naturel, subsistait avec difficulté, tandis que, tout autour, la végétation s'acharnait à détruire les constructions des Hommes. Parce qu'il espérait s'en servir pour les vacances, Sébastien avait, huit ans plus tôt, retapé la maison. Peu après, Claire y avait passé un interminable week-end avec sa femme, son fils aîné et lui. Elle avait à l'époque pris l'air enjoué et proposé de s'occuper du petit, alors âgé de trois ou quatre ans, mais avait bien senti que sa présence dérangeait.

Elle pensa à sa mère, toujours enveloppée des fragrances savoureuses qu'elle emportait de la cuisine – blanquettes mijotées, feuilletés croustillants, salades croquantes relevées d'ail nouveau et tartes aux fruits colorées –, qui aimait chanter et papoter à l'instar de ses poules chéries qu'elle tuait tout de même lorsque, trop vieilles, elles arrêtaient de pondre. À la mort de son mari, sa mère avait choisi de fuir les corvées et l'isolement de la campagne pour une maison de retraite en banlieue. Au terme d'une lente et ennuyeuse déchéance, elle y avait perdu son sourire, son allant et sa grâce, sans jamais exprimer le désir de revoir une dernière fois le lieu où elle avait vécu tant d'années. Sauf pour de courtes périodes, la ferme était restée inhabitée comme un paquet bien ficelé, mais vide. La présence insolente du lierre qui s'agrippait à la porte prouvait bien que l'on ne l'avait pas franchie depuis longtemps, au contraire de ce que Sébastien lui avait assuré. Elle introduisit la clé dans la serrure et essaya de la tourner. Celle-ci bougea à peine avant de rencontrer un obstacle. Elle avait évoqué

DE CHAIR ET DE LARMES

ce problème avec son frère, mais il avait balayé son inquiétude et avait prétendu qu'avec un peu de tact le loquet céderait à ses avances. Elle ne s'en croyait pas dépourvue, mais la clé ne tournait pas. Comment lui avait-il expliqué ? L'enfoncer jusqu'au bout, la retirer d'un dixième de millimètre avant de tourner et si elle bloquait toujours, la déplacer légèrement...

Au bout de quelques minutes d'essais infructueux, Claire hurla. Un cri qui se répercuta entre les arbres, sur les murs et les fenêtres de la maison, cette maison qui lui reprochait sa trop longue absence et la rejetait déjà. Le cri s'amenuisa avant de se transformer en sanglots incontrôlés. Elle s'assit sur la valise et, les coudes sur les genoux, le visage enfoui dans les mains, se laissa aller. Après quelque temps, les sanglots aussi se tarirent. Elle avait entrepris un projet plus ambitieux qu'une simple porte à ouvrir... Tu peux y arriver, tu en es capable... Et si tu ne réussis pas, tu vas appeler un serrurier qui réglera son compte à ce verrou une fois pour toutes, mais d'abord... Elle se dirigea vers un bosquet. Elle préférait prendre ses précautions, même si la route ne desservait que de rares automobilistes, des voisins qui habitaient les propriétés disséminées tout autour. L'urine, qui coula en un jet dru et mousseux, imbiba la terre. Claire avait ainsi, comme le chien, apposé sa marque. Elle avait indiqué par un geste primordial son emprise sur ce territoire qu'elle avait fui dans sa jeunesse et retrouvait à l'âge mûr.

Mais où était passé Peluche ? Elle se rhabilla en vitesse et appela, appela encore, courut vers la maison, pivota sur elle-même... S'il lui était arrivé quelque chose... Il ne s'était pas perdu pourtant. Que pouvait-il bien faire ? Si petit et sans défense... égorgé par un loup ou un renard, écrasé par une voiture... Elle cria. Haletant et ravi, il surgit soudain d'entre les buissons. Elle le

gronda, lui promit de longues séances de dressage pour l'éduquer, l'embrassa, ignora ses contorsions, récupéra la laisse sur le siège arrière et l'accrocha au collier avant de mettre le chien à terre. Obstiné, il refusa d'avancer. Les pattes bien plantées dans le sol, le corps dodu incliné en arrière, il secouait la tête de droite à gauche pour se débarrasser du collier. D'une voix ferme, elle lui rappela qui, dans leur relation, commandait. Grâce à ces paroles ou à son insistance, il céda enfin, l'air contrit, et consentit à la suivre. Elle l'attacha à la valise et se tourna vers la porte qui semblait l'observer d'un air récalcitrant.

Claire inspira et expira plusieurs fois comme elle l'avait appris en cours de méditation, posa une main sur la poignée, l'autre sur la clé et ferma les yeux. Glissement du métal sur le métal, suivi d'un contact buté ; une fois, puis deux, un peu en avant, quelques dixièmes de millimètre en arrière... Elle contrôlait sa respiration et écoutait la serrure. Soudain... un dé clic... Claire s'exclama :

« Tu vois, Peluche, tu doutais, tu râlais, tu t'impatientais ! Avoue-le donc, tu ne croyais pas que j'allais y arriver, mais tu dois apprendre à me faire confiance, car je vais réussir... Nous allons réussir ensemble. »

La porte céda sous la contrainte et Claire l'ouvrit en grand. Une odeur d'humidité et de poussière, celle d'un monde obscur et abandonné, la prit à la gorge. Elle éternua.

Comme un désir de beauté tavelé par le passage du temps, la peinture écaillée dévoilait une couche plus ancienne aux nuances marron sang de bœuf. Dominique, la femme de Gérard, une petite

DE CHAIR ET DE LARMES

brune, vive et souriante, qui avait sélectionné ce ton bleu si original, avait eu le bon goût d'éviter baies vitrées et autres modernités clinquantes et avait réussi à rénover la ferme sans la défigurer. À l'époque, Claire, encore toute jeune, avait jaloué celle qui avait conquis le célibataire le plus prisé de la région. Aujourd'hui, elle pensait qu'il avait bien choisi : une fille du pays, dotée de style et d'ambition.

Claire, son lourd plateau à bout de bras, regrettait d'avoir parcouru à pied la distance qui séparait les deux fermes. Elle ne voudrait pas repartir en sens inverse encombrée de ce gâteau au chocolat, d'autant plus qu'un autre, qui l'accompagnerait le soir même chez Sébastien, attendait dans la cuisine. Si elle le ramenait à la maison, elle le finirait en entier toute seule. Une recette facile, un habitué des occasions festives... Elle le décorait autrefois, avec les enfants, de bonbons colorés qui ressortaient, comme une mosaïque joyeuse, sur le glaçage sombre. Ils semblaient presque préférer ces préparatifs aux cadeaux superflus ou à la fête trop vite terminée. Elle frappa à nouveau. Elle avait vu son voisin passer en voiture alors qu'elle coupait les mauvaises herbes devant la maison. Il l'avait remarquée et avait ralenti, elle lui avait fait un signe de la main, mais il ne s'était pas arrêté. Du moins, elle pensait qu'il s'agissait de lui. En tout cas, la voiture se trouvait maintenant dans le garage, bien rangée à côté du tracteur rutilant. Gérard avait toujours montré un don pour la mécanique. Elle approcha son oreille de la porte et entendit des bruits sourds comme si l'on traînait un cadavre sur le plancher.

Elle avait espéré être reçue avec un sourire, être invitée à s'installer dans une cuisine accueillante et bien chauffée, recevoir une tasse de thé et des compliments sur ses talents de pâtissière, avant d'échanger des souvenirs avec ce vieil ami de la famille.

Elle poussa un soupir et s'accroupit pour poser le gâteau sur le sol. Plus qu'elle la vit ou l'entendit, elle sentit la porte s'ouvrir. Saisie, elle contempla un instant les godillots incrustés de boue, puis se redressa. Son regard glissa sur les habits de travail qui empestaient la transpiration et l'alcool avant de s'arrêter sur le visage de l'homme qui l'observait d'un air sévère. Les paupières tombantes dissimulaient des yeux rougis – qu'était-il advenu des longs cils qu'elle avait tant admirés ? –, le nez semblait avoir doublé de volume et le menton pointait en avant. Des rides profondes parcouraient la peau distendue.

« C'est pour quoi ?

— Je suis la nouvelle voisine...

— Ah. J'ai pas le temps là, je suis occupé.

— Pardon, j'aurais dû me présenter, c'est Claire, vous vous souvenez, la fille de Gaston et Paule. Je viens d'emménager à côté, nous allons donc redevenir voisins, comme avant. J'ai décidé de quitter Paris et de m'installer ici.

— Ah, la fille de Gaston et Paulette. Tu aurais pu le dire plus tôt. »

Il parlait d'un ton bourru, comme s'il désirait se débarrasser d'un représentant de commerce trop insistant. Elle lui sourit.

« Je ne voulais pas vous déranger, je vous ai préparé un gâteau, en souvenir du bon vieux temps et pour marquer le début d'agréables années à venir. Tenez, prenez-le. C'est une excellente recette, je n'ai reçu que des compliments jusque-là... À moins que vous n'ayez des problèmes de diabète ? Dans ce cas, je comprendrais très bien... Non, vous êtes en bonne santé, bien sûr, en tout cas, vous en avez l'air... Ça fait longtemps, hein ? Bon... je vais vous laisser, je ne veux surtout pas m'imposer. Si vous avez

DE CHAIR ET DE LARMES

besoin de quelque chose... Entre voisins, on s'entraide, n'est-ce pas ? Allez...

— Entre.

— Pardon ?

— Tu ne vas pas rester ici à jacasser sur le pas de la porte alors que le froid s'engouffre. Entre donc. »

Si sa propre maison exhalait des relents d'humidité, de champignons et de nature âpre et vindicative, celle de Gérard prenait à la gorge avec une puanteur de corps mal lavé, de nourriture pourrissante et d'urine rance. Ils traversèrent le salon, une pièce spacieuse qu'elle aurait trouvée agréable sans le désordre qui y régnait. Au vu des couvertures, des oreillers et des habits éparpillés sur le tissu taché des divans, elle comprit que l'endroit servait aujourd'hui de chambre à coucher. Des livres tapissaient les murs et s'empilaient sur toutes les surfaces disponibles : fauteuils, sol, table basse et buffet. Certaines étagères antiques, transmises dans la famille ou achetées par Dominique dans les brocantes qu'elle fréquentait de façon assidue, exhibaient avec orgueil leur bois sombre et leurs montants décorés. Gérard avait sans doute construit les autres, plus simples et fonctionnelles, en pin clair verni. Claire n'avait jamais su qu'il aimait tant la lecture. Les avait-il toutes parcourues, ces éditions de poches aux couvertures fanées, déchirées ou même absentes ? Elle déposa le gâteau dans la cuisine sur le seul coin libre de la grande table en bois, tandis que Gérard dégageait l'une des chaises cannées. Il attendit qu'elle s'asseye avant de s'affaler lui aussi.

Rendue nauséuse par la chaleur qui exacerbait les odeurs, elle retira son manteau et évita de regarder en direction de l'évier.

« Qu'il fait bon ici ! Chez moi, la chaudière n'a pas l'air de

bien fonctionner. »

Claire avait réussi à allumer l'électricité et le chauffage, mais la maison restait froide, quelques degrés en moins que la température souhaitée et cette différence se ressentait jusque dans les os.

« Je sais. Ton père n'a jamais rien compris en mécanique. Tu boiras bien quelque chose ? »

Parce qu'elle pensait qu'il voulait qu'elle parte le plus vite possible, elle refusa. Il insista et se leva pour s'emparer de deux petits verres et d'une bouteille d'eau-de-vie. Deux verres à la transparence glauque, remplis d'un liquide jaunâtre. Le verre, un matériau hygiénique ; l'alcool, un désinfectant naturel. Elle trinqua et avala une gorgée qui lui brûla les muqueuses et emplis ses yeux de larmes. Ceux de son interlocuteur, comme deux pointes de stylo noir, la menaçaient et l'évaluaient sous les lourdes paupières, au-dessus de la bouche étirée dans une expression moqueuse. Elle finit le reste de l'alcool d'un coup et claqua le verre sur la table. Elle se retint de tousser et attendit quelques instants pour retrouver l'usage de la parole.

« Mon frère m'a dit qu'il vous payait deux fois par an pour entretenir le terrain, je veux dire, défricher les mauvaises herbes et tout ça...

— Ouais et alors ? »

Il vida aussi son verre et attrapa la bouteille qu'il brandit dans la direction de Claire. Elle refusa d'un signe de tête. Il pencha la bouteille et versa presque à ras bord. Elle réfréna l'envie de lui conseiller un récipient de plus grande taille.

« Eh bien, je n'ai pas l'impression que... enfin... le terrain a l'air vraiment négligé. Quand avez-vous...

DE CHAIR ET DE LARMES

— J'ai fait le travail pour lequel il m'a payé, sinon tu n'aurais même pas pu garer ta voiture. Ah là là... ces citadins qui donnent des leçons... Je m'occupe de la propriété des Parisiens et ceux-là au moins ne se plaignent pas.

— Ils ne viennent pas souvent.

— Ils viennent plus souvent que toi. »

Son frère lui avait parlé des Parisiens qui avaient acheté la ferme voisine et qui n'y descendaient que pour les vacances. Bien des années plus tôt, sa mère lui avait raconté comment un chauffard ivre, un citadin de passage, avait percuté la voiture que conduisait Dominique. Celle-ci partait souvent à la recherche de pièces intéressantes qu'elle trouvait chez les brocanteurs, ou même sur le bord de la route – on l'avait déjà surprise à hisser des meubles de rebut dans sa vieille deux-chevaux. Elle avait survécu jusqu'à l'hôpital avant de décéder sur la table d'opération, sans savoir que son fils était mort sur le coup.

« J'ai grandi ici, vous vous en souvenez ? »

Elle se rendit compte qu'elle criait presque, comme en visite dans la maison de retraite de sa mère ou dans l'asile psychiatrique de sa tante, comme si hausser la voix pouvait améliorer leur communication.

« J'en avais assez de la vie à Paris et j'ai décidé de reprendre la ferme. Mon frère me soutient. J'ai suivi des cours de permaculture, vous connaissez ? C'est ce que je désire appliquer ici. Vous savez... beaucoup de paillage, retenir l'eau sur le terrain, le soin des sols et des micro-organismes qui y vivent, la taille des arbres... C'est un long processus, bien sûr, mais je tiens compte de tout ça. »

L'expression narquoise de son interlocuteur semblait

s'accentuer et elle se sentit rougir. Elle aurait trouvé plus facile qu'il la contredise.

« Vous appréciez la lecture... C'est très bien, une très bonne activité pour garder ses neurones en forme. J'étais moi-même bibliothécaire à Paris, vous savez.

— Je n'aime pas la télé, elle abrutit et il n'y a pas grand-chose à faire par ici, tu verras. »

Durant le silence qui s'installa, elle observa les livres empilés sur la table : des classiques français, de la littérature étrangère, surtout anglo-saxonne, mais aussi un Yasunari Kawabata et deux Dostoïevski, des polars et quelques volumes de science-fiction et de fantasy. Elle ne parvenait pas à trouver une logique à cet amas et soupçonnait que ces ouvrages avaient atterri dans la cuisine au gré des lectures et sans aucun dessein préconçu.

Il vida son verre et le remplit à nouveau.

« Je me souviens de toi... une jolie fille qui aimait montrer ses jambes. D'ailleurs, tu n'es pas mal encore aujourd'hui. »

Le sourire s'élargit en une grimace hideuse. Claire se leva.

« Bon, je vais rentrer, je dois ranger mes affaires et j'ai beaucoup de travail. Merci pour tout. »

Elle ne prit pas le temps de mettre son manteau et le glissa sous son bras.

« Ne sois pas si pressée, le désordre ne va pas s'aggraver en ton absence. Crois-en mon expérience, il t'attendra. Mais pourquoi pars-tu si vite ? Les hommes doivent s'intéresser à toi, tout de même... Ne fais donc pas ta mijaurée ! Viens dormir ici si tu as froid, je ne monte plus à l'étage, tu pourrais prendre la chambre de... Bon, comme tu veux, tu sais où me trouver... »

DE CHAIR ET DE LARMES

Arrivée dehors, elle détala et la course, qui débuta comme une fuite, se transforma peu à peu en chant de liberté. Son corps bougeait sans entrave, sans gâteau à transporter, juste ses clés et son téléphone qui brinquebalaient dans la poche de sa parka. Elle avait connu pas mal de déboires dans sa vie, avait commis des erreurs et laissé trop de gens la malmener, mais elle avait appris qu'elle n'avait pas à supporter des individus désagréables et qu'elle pouvait choisir ceux qu'elle fréquentait. Gérard, le célibataire si prisé, s'était écaillé comme sa porte et sa vraie couleur n'inspirait que du dégoût. Elle ne saurait jamais si le temps avait dévoilé son mauvais caractère ou bien si les épreuves avaient abîmé un homme bon. Mais qu'importe ! Les problèmes de Gérard ne la concernaient pas.

Elle arriva à bout de souffle et chercha les clés dans sa poche. Elle avait opté pour une vie plus authentique, monacale en quelque sorte. La comparaison n'était sans doute pas bien choisie puisque les moines vivent en groupe et s'entraident alors qu'elle n'avait que son frère, qui habitait à quarante kilomètres de là, et Peluche qui lui apportait un soutien psychologique incontestable, mais une conversation limitée. Elle introduisit la clé jusqu'au fond dans la serrure. Un peu en arrière, en avant, à droite, coincée, en avant, à droite, coincée, en arrière, à gauche, à droite... Elle surmonta une envie de s'asseoir sur le sol pour pleurer, inspira à fond et reprit ses essais. Au bout de quelques minutes, le cliquetis tant attendu retentit. Un jour, cette saleté de serrure finirait par s'incliner devant son adresse et sa détermination – ou devant le professionnalisme d'un serrurier. Peluche se précipita sur elle, mais avant de se pencher pour caresser le chien qui la saluait de sa danse frétilante, elle appuya sur l'interrupteur de l'entrée et verrouilla la porte.

La nuit ne tomberait que dans quelques heures, mais Claire trouvait qu'il faisait déjà trop sombre. Elle parcourut toutes les pièces une par une et alluma toutes les lumières : le salon étriqué, la grande cuisine et, à l'étage, la chambre à coucher, les toilettes, la salle de bain, le petit bureau. Elle hésita sur le seuil de son ancienne chambre que Sébastien avait transformée en débarras : il ne voulait rien jeter et Cécile ne supportait pas le désordre, aussi s'étaient-ils mis d'accord sur ce compromis sans même la consulter. Elle décida que cette pièce, encombrée de bric-à-brac jusqu'au plafond, ne méritait pas d'éclairage et elle se contenta de refermer la porte sur le chaos. Cette petite ferme semblait trop grande pour une célibataire, mais qui sait, elle ne resterait peut-être pas seule pour toujours. Avant de redescendre, elle entreprit de fermer tous les volets, puis s'attaqua à ceux du rez-de-chaussée. Les lampes qui brillaient et l'odeur de pâtisserie qui embaumait la maison bien hermétique lui donnèrent l'impression de se métamorphoser elle-même en cadeau, objet inestimable enveloppé d'un emballage joyeux.

Comme elle disposait d'un peu de temps avant sa sortie, elle se dirigea vers l'évier et s'arma de gants en plastique rose, d'un spray écologique et d'un essuie-tout compostable en bambou. Elle s'était déjà débarrassée des toiles d'araignées avec tout le respect dû à leurs propriétaires, ces insecticides naturels très prisés par les experts en lutte biologique, et les avait transportés avec précaution pour les déposer dans le jardin. Mais elle avait aussi découvert des crottes de souris dans les armoires. Aucun précepte écologique ne pouvait justifier la cohabitation avec des rongeurs, quels qu'ils soient. Elle allait commencer par nettoyer leurs excréments et irait, à la première occasion, acheter quelques pièges, de ces modèles compatissants qui capturaient l'animal sans le blesser. Après un

DE CHAIR ET DE LARMES

instant d'hésitation, elle reposa son arsenal sur la table de la cuisine et monta une nouvelle fois l'escalier, un escalier en bois sombre, si raide qu'il brûlait plus de calories qu'une séance en salle de sport. Arrivée dans sa chambre, elle ouvrit la porte de la penderie, fouilla et extirpa de l'emprise des habits inertes le sac en faux cuir qu'elle recherchait, relique d'une époque où elle pratiquait le Iaïdo. Alors qu'elle était encore tout à fait débutante, son sensei lui avait vendu un vrai sabre japonais. Il s'agissait, d'après lui, d'une antiquité rare, d'une occasion qu'elle ne pouvait pas rater et un an d'entraînement avec un sabre émoussé lui suffirait pour acquérir assez de dextérité pour pouvoir l'utiliser. Cinq années de critiques incessantes n'avaient pas suffi. Elle n'avait jamais été capable de dégainer correctement ni de couper droit. S'il lui avait vendu ce sabre, c'était juste pour pouvoir s'en procurer un autre. Elle aurait pu le revendre, mais avait préféré ne pas se séparer de cet objet, symbole d'un équilibre et d'une perfection qu'elle n'atteindrait jamais.

Elle ne le laisserait pas dormir au milieu de robes inutiles. Elle avait suivi quelques cours de menuiserie et pensait s'y connaître assez pour lui construire un support. Elle l'imagina exposé sur le mur à côté de la fenêtre et trouva cette idée à son goût. En attendant, elle appuya le sac contre la table de chevet, retourna vers l'armoire et en sortit un autre, plus volumineux, en vinyle cette fois. Elle l'ouvrit et en extirpa ses armes d'entraînement, un bokken, réplique en bois du sabre japonais, et un jo, un long bâton droit. Elle installa le sabre à côté de la porte du jardin et la lance à côté de celle de l'entrée. Ces bâtons humbles et discrets paraissaient inoffensifs, mais Claire savait qu'ils pouvaient blesser et même infliger la mort. Satisfaite, elle remonta l'escalier. Si ses genoux ne parvenaient pas à surmonter cette

épreuve, elle pourrait toujours, comme son voisin, arranger son lit sur le canapé du salon. Elle repoussa la corvée de nettoyage au lendemain : elle avait perdu assez de temps et devait se préparer pour aller chez son frère. Ainsi que Gérard l'avait souligné, le désordre et la saleté attendraient son retour.

Pour la deuxième fois de la journée, Claire hésitait devant une porte, pas en bois massif cette fois, mais en contreplaqué à l'aspect lisse et artificiel, un de ces matériaux modernes qui ne se putréfiaient jamais. Elle tenait des deux mains son gâteau posé sur un joli plat et regrettait d'avoir oublié d'acheter des bonbons colorés. Des cris lui parvenaient au travers de la porte. Un nourrisson qui pleurait... Une dispute peut-être ? Quoi de plus naturel ? Mais était-ce bien ce dont elle avait besoin en cet instant précis ? Peluche acheva son inspection, s'assit sur le paillason, se gratta derrière l'oreille et la regarda dans l'expectative. Depuis son divorce et la thérapie qui l'avait suivi, Claire s'efforçait de réfléchir davantage à ce qu'elle désirait vraiment et trouvait que cette habitude l'aidait à conserver son calme. Elle n'éprouvait aucune envie d'entendre des cris d'enfants, mais ne voulait pas non plus passer la soirée seule. Et puis son frère l'attendait. Elle soupira – la vie n'était, dans le meilleur des cas, qu'un vaste compromis. Elle s'arma de courage, appuya sur la sonnette et salua Sébastien dont le sourire crispé disparut dès qu'elle offrit le gâteau.

« Je vais le déposer dans la cuisine, dit-il, tu le reprendras avant de partir, je t'expliquerai plus tard. »

Hippolyte qui sautait sur le divan du salon avec beaucoup d'énergie se mit à hurler à tue-tête :

DE CHAIR ET DE LARMES

« Je veux du chocolat, je veux du chocolat...

— Hippolyte, nous en avons déjà parlé.

— J'en veux aussi, pépia Charlotte.

— Personne n'en aura. »

Sébastien lui arracha le gâteau des mains et se précipita vers la cuisine. Cécile s'enquit des vaccinations de Peluche et poussa des exclamations horrifiées lorsque ce dernier entreprit de lécher avec enthousiasme le visage ravi de Charlotte.

« Je l'ai lu sur Internet que les chiens possèdent une salive beaucoup plus propre que la nôtre, la rassura Claire. Elle nous transmet même des probiotiques.

— Tu ne devrais pas croire tout ce qu'on te raconte, à ton âge. De toute façon, je souffre d'allergies. Donc, la prochaine fois, évite d'amener Peluche, s'il te plaît. Charlotte ! Arrête ça tout de suite ! Tu vas attraper une maladie.

— Les allergies sont causées par une trop grande propreté durant la petite enfance. L'exposition à certaines bactéries, comme celles qui se trouvent dans la boue par exemple, renforce le système digestif et immunitaire.

— Alors, d'après toi, les bébés devraient manger de la boue maintenant ? Tu entends, Daphné ? La prochaine fois, ta tante t'apportera un petit pot de boue comme dessert.

— En tout cas, félicitations pour ton magasin. Avec l'huile d'olive, tu as choisi un produit à la fois sain et gourmand, ce qui, de nos jours, semble plutôt difficile à conjuguer. En fait, tu vends du terroir et de l'écologie. Bravo ! »

Claire, qui se sentait assez satisfaite de la tirade qu'elle avait répétée durant le trajet, ne comprit pas pourquoi Cécile conservait

son air revêche. Elle se demanda si sa belle-sœur était vraiment heureuse de la voir. Et puis elle se reprit : elle ne devait pas se croire le centre du monde et la seule cause de la mauvaise humeur des autres. C'était ce que sa psy lui aurait dit.

Après de pénibles négociations, Hippolyte finit par accepter de cesser son jeu. Il rassembla ses forces et effectua un dernier bond par-dessus la table basse. Hélas, il se réceptionna mal et glissa sur le parquet. Il se releva sans se plaindre, tout en frottant son côté endolori, et se dirigea vers la place qui lui était attribuée, non sans arracher au passage une poupée des mains de Charlotte. Cette dernière éclata en sanglots. Pendant ce temps, Daphné pleurnichait et secouait la tête sur sa chaise haute tandis que sa mère essayait de lui faire avaler une purée verte.

Sébastien avait acheté un poulet et des pommes de terre à la rôtisserie du coin et Cécile avait préparé des brocolis à la vapeur.

« Vraiment délicieux tes brocolis, ma chérie !

— Tout à fait, ils sont cuits à la perfection. Comment les cuisines-tu ? » demanda Claire.

Elle se sentait toujours obligée de rassurer Cécile et de l'encourager, comme si, au lieu d'une personne adulte, elle se trouvait devant une déesse colérique qu'elle devait calmer avec des offrandes. Cette fois, l'offrande semblait avoir fonctionné et Cécile parut se détendre.

« Le secret réside dans une cuisson rapide. Sinon ils deviennent flapis et tristes. »

Cécile n'avait jamais apprécié les ragoûts bien mijotés de sa belle-mère. Elle insista pour que les enfants finissent leurs légumes avant de reprendre des pommes de terre. Le repas se poursuivit plus ou moins bien jusqu'au moment où Hippolyte

DE CHAIR ET DE LARMES

souleva la question du dessert et défendit son point de vue avec une passion excessive. Cécile jeta un regard excédé à un Sébastien faiblissant, se leva et ordonna aux deux plus grands d'aller se coucher.

« Je suis désolée, intervint Claire, j'ai cru vous faire plaisir. Je me disais qu'entre vos emplois respectifs et les enfants, il ne vous restait pas beaucoup de temps pour cuisiner. Alors un gâteau au chocolat, un classique quoi... je pensais... »

Lèvres pincées et corps tendu, Cécile essuya le visage de sa fille avant de l'extirper de la chaise haute.

« Ne t'inquiète donc pas : les enfants n'ont pas attendu ton arrivée pour être bien alimentés. J'ai toujours privilégié une nourriture saine et équilibrée et, ton frère et moi, nous avons décidé de l'améliorer encore pour aider Hippolyte. Si tu avais apporté une bouteille de vin ou des fleurs, comme tout le monde, tu nous aurais évité des difficultés inutiles. »

Daphné, qui avait jusque-là manifesté son mécontentement par des couinements agacés, éclata en sanglots. Cécile l'emporta et s'éloigna en direction des chambres. Un calme incertain s'établit dans la pièce, interrompu ici et là par des pleurs menaçants comme les coups de canon d'une armée qui se rapproche. Sébastien ouvrit le tiroir du buffet et en sortit un paquet de cigarettes et un briquet. Il se dirigea vers le balcon, Claire le suivit.

« Pour une fois, ça ne lui aurait pas fait de mal.

— Tu n'y comprends rien. Tu as bien vu comment il se comporte. Il souffre d'hyperactivité et nous l'avons mis au régime pour lui éviter les médicaments. Trois semaines de frustrations, de remontrances et de pleurs ! Il commençait juste à s'habituer et toi

tu arrives avec ton gâteau.

— Ce régime est-il efficace ? As-tu remarqué une amélioration ? »

Sébastien sortit du paquet une cigarette qu'il alluma, puis enfourna le briquet et le paquet dans la poche. Les vêtements des hommes semblent toujours beaucoup plus pratiques et confortables que ceux des femmes. Sébastien aspira une deuxième bouffée avant de répondre.

« Non. La naturopathe dit que nous devons tenir le coup six mois avant de voir des résultats. Aucune étude scientifique ne soutient ce régime, mais Cécile s'entête à tout essayer avant de donner des médicaments. Nous n'aurons peut-être pas le choix. Sinon, échec scolaire, perte de confiance en soi, difficultés sociales, dépression... aucun parent ne désire de telles calamités pour son enfant. Tu ne t'en rendais pas compte, mais tu as eu beaucoup de chance avec les tiens. Ils vont bien ?

— J'ai toujours su que j'avais eu beaucoup de chance avec mes fils qui vont très bien, merci. Comme ils ont choisi de vivre à Londres avec leur père, je ne leur parle pas souvent. Enfin, ils ne vivent pas vraiment avec lui, ils partagent un appartement avec des amis. Ils sont occupés... Tu connais les jeunes... D'ailleurs, quand j'y pense, c'est peut-être naturel qu'un enfant se dépense. Et si Hippolyte changeait d'école ? Vous pourriez en trouver une plus adaptée à son tempérament...

— Tu es complètement déconnectée de la réalité... Pardon, je ne voulais pas dire ça. Ce que je voulais dire... Les écoles n'ont pas évolué depuis le début du vingtième siècle. D'un côté, des gosses trop gâtés et abrutis par l'usage intensif d'appareils électroniques et de l'autre, des profs débordés, pontifiants et de

plus en plus incompetents. Si je devais y retourner... Avant, on proposait l'apprentissage aux élèves inadaptés. Cela existe toujours, l'apprentissage ? C'est peut-être la solution pour Hippolyte.

— Tu exagères ! Il est très intelligent et va réussir ses études. Ou bien devenir un sportif de haut niveau. Ce bond qu'il a exécuté m'a vraiment impressionnée. Avez-vous essayé l'athlétisme ? Et toi ? Comment vas-tu ? Je croyais que tu avais cessé de fumer. »

Il tira une longue bouffée sur sa cigarette. Les joues creusées, les sourcils froncés, il paraissait encore plus anxieux.

« Ça pourrait aller mieux... J'avais arrêté, mais, depuis quelque temps, je m'en autorise une le soir pour m'encourager. En guise de récompense... Une cigarette par jour, cela fait-il de moi un fumeur ? Nous traversons une période compliquée. Cette idée d'ouvrir un commerce juste après la naissance de Daphné... Cécile, qui a déjà sacrifié plusieurs années de sa vie, ne voulait plus patienter, mais le magasin ne réussit pas comme prévu. En province, les gens ne s'enthousiasment pas autant pour l'huile d'olive qu'à Paris. Elle introduit maintenant une ligne de cosmétiques naturels qui va, je l'espère, améliorer les affaires. En attendant, elle travaille de longues heures pour un salaire minable et se sent coupable de ne pas s'investir assez dans l'éducation des enfants. Enfin, nous jonglons entre la nounou et les différentes baby-sitters, parce que je suis aussi débordé qu'elle. »

Dès qu'elle se mit à parler de la serrure, Claire se rendit compte qu'elle commettait une erreur et essaya d'atténuer le ton accusateur qu'elle avait pris sans le vouloir. Sébastien, qui l'avait beaucoup aidé lors de sa dernière crise, ne possédait pas une patience illimitée.

« Pas du tout, répondit-il, je ne t'ai jamais dit que j'allais la faire réparer, je t'ai expliqué que tu t'arrangerais très bien et j'avais raison. Et maintenant que tu as compris la technique, tu verras que toi non plus tu n'appelleras pas le serrurier.

— J'ai trouvé vraiment désagréable, après un voyage aussi éprouvant, de me heurter à une porte close. Je me souviens très bien que tu avais promis de t'en occuper.

— Tu prends bien tes médicaments, n'est-ce pas ?

— ...

— Claire, réponds-moi.

— Tu me poses cette question à chaque fois que nous avons un différend.

— Il n'y a pas si longtemps, je te posais cette question tous les jours. J'ai arrêté, puisque tu me l'as demandé, mais tu me permettras de m'y intéresser de temps à autre.

— Je prends mes médicaments et je n'ai pas rêvé : tu m'as dit que tu appellerais un serrurier. N'utilise pas ma maladie pour te défiler. »

Il garda le silence. Elle soupira et ajouta d'une voix plus calme.

« Désolée. Je sais que tu es débordé et, crois-moi, j'éprouve une reconnaissance infinie pour ton aide, mais tu n'as pas à t'inquiéter, je me suis remise du divorce. Je ne serai pas la dernière que son mari aura quittée pour une femme plus jeune. J'ai tout calculé, le loyer de l'appartement me suffira et je m'occuperai bien de la ferme, tu verras. Avec le temps, je crois pouvoir en tirer un petit revenu, mais rien ne presse. De toute façon, je ne veux plus vivre à Paris, j'étouffais là-bas.

DE CHAIR ET DE LARMES

— Tu as sans doute raison. J'ai dû te promettre d'appeler le serrurier et oublier ensuite. Si j'insiste pour les médicaments, c'est que je n'aimerais pas te trouver à nouveau dans un sale état.

— Cela ne se reproduira plus. J'ai compris la leçon.

— Accepterais-tu de garder les enfants de temps en temps ? Ça te changerait les idées et tu apprendrais à les connaître. »

De quel droit lui demandait-il une chose pareille ? Lui qui ne s'était jamais intéressé à ses neveux sauf pour lancer « oh, qu'ils sont mignons » avant de fuir rejoindre ses amis. Et puis, il considérait son projet comme une lubie ou une occupation de dilettante et ne se rendait pas compte du travail titanesque qu'elle allait entreprendre. Elle n'avait aucune envie de passer du temps avec ces gosses gâtés et geignards. Et puis, à quoi bon ? Les enfants grandissent et vous abandonnent... Comme leurs pères qui vous attirent avec des promesses pour mieux s'envoler avec des femmes plus jeunes. Elle acquiesça sans se compromettre et détourna la conversation sur la carrière de Sébastien. Il était devenu associé dans un grand cabinet et représentait des compagnies gigantesques. Il ne pouvait partager les détails de ses affaires, mais lui avait souvent décrit ses relations avec les membres du personnel, si bien qu'elle avait l'impression de les connaître.

Sur le chemin du retour, elle s'en voulut de ne pas lui avoir dit toute la vérité. Elle prenait bien tous les soirs, à la même heure, les comprimés vert vif, mais avait mis de côté les petits blancs. Elle se souvenait encore de la sensation d'apaisement que ces derniers lui avaient procuré au début, comme si une couverture épaisse la séparait du monde extérieur et de ses propres pensées. Mais lorsqu'elle s'était sentie mieux et avait voulu se débarrasser de la gangue cotonneuse dans laquelle l'antidépresseur maintenait

son esprit, elle avait coupé les pilules avec un couteau bien aiguisé et diminué la dose petit à petit jusqu'à l'arrêt total. Il ne lui restait plus que les verts qu'elle prendrait toute sa vie, à moins que la science n'invente un traitement prodigieux qui libérerait enfin l'humanité des maladies mentales.

CHAPITRE 2



Elles ont l'air malades.

— Mais non ! Ce sont des rescapés, c'est tout. Ils ont souffert, mais vont se remettre.

— Ils ? Tu m'as amené des mâles ? Ils ne donneront pas d'œufs ? Eh bien, oui, je mange des œufs de temps en temps, tu ne vas pas en faire toute une histoire !

— Mais enfin, Claire, tu sais très bien dans quelles conditions les poules pondeuses sont élevées. Elles vivent enfermées dans une cage minuscule, sans même la possibilité de se retourner. Dans une cage, Claire ! Avec une lampe braquée sur leur tête, comme des suspects dans une salle d'interrogatoire, tous les jours, sans qu'elles aient commis le moindre crime. Et quel crime auraient-elles bien pu commettre, je te le demande ? »

Claire savait déjà tout ça ; elle aurait pu se justifier, lui expliquer qu'elle achetait des œufs bio et lui rapporter les propos du médecin de famille qui, au vu de ses analyses de sang, lui avait recommandé de consommer des protéines animales. Mais parce qu'il se nourrissait d'herbe, Lucien ne pouvait s'empêcher de lui faire la leçon.

« Tu t'imagines passer ton existence de cette manière ? Et tu sais ce que tu manges ? De la menstruation ! De la menstruation de poules.

— Alors là, je pense que tu te trompes. Malgré les différences anatomiques évidentes, si tu veux comparer, ce serait plutôt le

placenta que...

— Placenta ou menstruation, qu'est-ce que ça change à l'immoralité, la barbarie, la cruauté de ton acte ? »

Sa voix s'étrangla. Ses yeux bleus, assaillis par les rayons du soleil, clignaient derrière des lunettes de myope et, malgré le chapeau à large bord qu'il avait enfoncé sur son crâne, sa peau claire s'embrasa.

Claire s'imagina vivre dans une cage à peine plus grande qu'elle, sans loisir ni travail, poursuivie nuit et jour par une lumière implacable. Ses geôliers lui serviraient à chaque repas une pitance nauséabonde, l'insémineraient de temps à autre et emporteraient ses enfants pour les dévorer. L'expression de Lucien, un mélange de consternation et de souffrance, s'éclaira peu à peu comme s'il réussissait, au prix d'un effort considérable, à pardonner à Claire sa voracité de carnivore. Mais elle allait devoir mériter ce pardon.

« Tu devrais rejoindre le Front végétalien – je peux même te parrainer, si tu veux. La cotisation est minime. »

Après quelques minutes du monologue sentencieux, elle cessa d'écouter. Il suffisait de hocher la tête, d'insérer quelques mots qui n'engageaient à rien et de répéter des bribes de phrases d'un air entendu.

« Je peux t'assurer, continua-t-il, que certains de ses membres, des amis à moi, n'ont pas froid aux yeux ! »

Il se rengorgea comme si le prétendu courage de ses amis activistes l'auréolait de gloire, puis il continua sur le ton de la confiance tandis qu'elle réprimait un sourire.

« Ils se sont introduits dans un centre de recherche sous haute surveillance. Je ne vais pas te donner de noms, il vaut mieux que

DE CHAIR ET DE LARMES

tu en saches le moins possible... Ils ont bien préparé leur coup, étudié les horaires des patrouilles et soudoyé un garde pour se procurer un pass magnétique. Une histoire digne d'un film d'action. Ils se doutaient qu'ils ne réussiraient pas à sauver tous les oiseaux, mais voulaient au moins perturber les expériences et obtenir de la publicité pour leur cause. Ils ont ouvert toutes les portes. Tu t'imagines ? Des milliers de poulets qui s'égayent dans la nature. Malgré les efforts de l'industrie agroalimentaire pour étouffer l'affaire, on en a parlé au journal de vingt heures. »

Entre un reportage sur l'artisanat régional et la météo... Que de simagrées pour de la volaille maltraitée ! Claire s'accroupit et entrouvrit le carton dans lequel, effrayés, sales et déplumés, des poulets d'élevage intensif, du bas de gamme que l'on achetait à deux euros le kilo au supermarché, se pressaient les uns contre les autres. Peluche, lui, semblait ravi du cadeau. Ses aboiements joyeux couvraient en partie les déclamations de Lucien sur les souffrances animales. Si Claire avait reçu de jolies poules, avec des plumes lisses et des crêtes rouges, elle s'en serait bien occupée et les poules n'auraient pas éprouvé trop de chagrin à lui abandonner leurs œufs.

« Pourquoi des mâles ?

— Pour la chair. Les mâles en produisent plus que les femelles. D'autres races sont élevées pour la ponte. De toutes les manières, les poussins inutiles sont broyés dans des machines. Des dents en acier éclatent et déchiquettent ces petits corps tendres et moelleux... sans doute pour les transformer en nourriture pour chiens... »

Lucien s'interrompit pour évaluer Peluche d'un regard critique. Claire n'avait pas pensé à dissimuler le sac de croquettes qui traînait à côté des gamelles et clamait en grandes lettres

blanches sur fond rougeâtre : « autruche fraîche et agneau de pré ». Lorsqu'elle montrerait à Lucien où poser ses affaires, elle profiterait de sa distraction pour cacher le sac compromettant dans un des placards. Elle essaya de se concentrer sur la conversation.

« Enfin, en pleine nuit et au milieu de la pagaille, mes amis ont réussi à sauver deux mille spécimens ! Je t'en ai apporté douze. S'ils ont l'air en piteux état, c'est dû aux conditions de leur détention. Et puis, les militants ont rencontré quelques difficultés avant de leur trouver à tous un foyer. Mais tu verras, ils deviendront magnifiques et tu éprouveras beaucoup de satisfaction d'avoir recueilli ces êtres sans défense. »

Ils déposèrent les cartons dans l'ancien poulailler, les ouvrirent, puis les inclinèrent avec précaution. Les oiseaux en dégringolèrent et se redressèrent sur leurs pattes avant de se regrouper. Collés les uns aux autres, ils jetaient des coups d'œil effarés dans toutes les directions, mais dès que Lucien versa le contenu d'un sac de graines à même le sol, ils se précipitèrent pour les picorer.

« Ces poulets à viande sont abattus à l'âge de six semaines. Tu t'en rends compte ? Alors que dans la nature, ils pourraient vivre jusqu'à dix ans ! »

Dans la nature, ces poulets n'auraient aucune chance de survie. Claire se retint d'exprimer ses doutes à voix haute, car six semaines, c'était tout de même très court.

« Ils auront toujours faim et, s'ils grossissent trop, leurs pattes ne pourront plus supporter leur poids. Limite les céréales et donne-leur plutôt des légumes. Ne t'inquiète pas de leur fiente nauséabonde, due à leur mauvais métabolisme. Malgré ou peut-être à cause de leur taille, ils sont fragiles et mourront jeunes.

DE CHAIR ET DE LARMES

Voilà, je t'ai tout dit. »

Lassée de contempler les volailles, Claire précéda Lucien vers la maison. Dans la cuisine, le radiateur diffusait une chaleur douce, mais trompeuse. Après une période d'inertie, le froid qui débutait comme un voile agaçant, finissait par s'insinuer au plus profond du corps et rendait impossible la lecture affalée sur le divan. Le grand lit était donc devenu le cœur de ses loisirs. D'autant plus que le téléphone portable, seul lien avec le monde extérieur, ne captait le réseau que dans la chambre. Dès la fin de sa journée de travail, dont la durée variait en fonction de sa motivation, habillée d'un survêtement, d'un pull difforme et de chaussettes, elle se faufilait sous deux couettes empilées l'une sur l'autre et n'en bougeait plus jusqu'au lendemain matin. Elle plongeait avec volupté dans ce sous-marin immobile et cotonneux, éclairé par la lumière froide de son écran, et oubliait ses difficultés. Les plages d'immersions, devenues de plus en plus longues, avaient fini par empiéter sur le reste de sa vie et à la réduire au minimum. L'exercice physique, le grand air et la nature auraient dû exercer une influence positive, sinon pourquoi avait-elle quitté Paris ? Mais si le jardinage possédait des vertus thérapeutiques, elle en avait fait une overdose. Ces derniers temps, elle ne se forçait à sortir du lit que pour s'occuper de Peluche, ou pour se préparer des sandwiches composés de pain de mie et de tranches de fromage sous cellophane. La visite de Lucien l'avait sauvée d'un abrutissement presque total.

Juste avant son arrivée, elle s'était débarrassée des preuves de ses orgies culinaires. S'il apprenait qu'elle mangeait des produits laitiers... Elle avait aussi débarrassé la chambre des assiettes sales avant de partir glaner au supermarché quelques articles sains et équitables. Arrivée à la caisse, elle avait répondu

aux questions de l'employée par des onomatopées et des grognements indistincts. Elle aurait pourtant aimé discuter de brouilles, comme la cliente précédente, mais avait payé en silence et, son panier à la main, était sortie vaincue. Elle se demanda une fois de plus si elle n'avait pas commis une erreur en arrêtant les antidépresseurs. À Paris, son psychiatre, au lieu d'un changement drastique, avait suggéré un retour progressif à la nature, puis avait émis quelques réserves avant de la laisser prendre sa décision. Avait-il éprouvé du soulagement à la nouvelle de son départ ? Il avait qualifié sa dépression de légère, une détresse inintéressante en somme, un peu ratée, mais compréhensible au vu de son autre problème.

De son vivant, sa mère rendait visite tous les quinze jours à tante Sophie. Même souffrante, elle avait persisté dans cette habitude et avait obligé Claire à l'accompagner plusieurs fois. Elle s'asseyait auprès de sa sœur, vieille dame hagarde et négligée, et lui racontait, dans un couloir parfumé d'effluves de cuisine et de détergent, les menus incidents de sa vie. En général, Sophie se contentait de regarder dans le vague, mais ces dernières années, peut-être grâce à l'amélioration du traitement, Claire avait cru discerner une personnalité enfouie sous les décombres de la maladie. Lors de leur dernière visite, sa mère avait embrassé tante Sophie sans savoir que ce serait la dernière fois et sans oser demander à sa fille de continuer ce rituel après sa mort. Claire en avait profité pour oublier cette personne qui, après tout, la considérait comme une étrangère.

Elle s'absorba dans la préparation d'un curry végétalien – l'avantage avec ce genre de plat, c'est que la quantité d'épices employée rendait secondaire le choix des autres ingrédients. Elle écoutait d'une oreille distraite la description par Lucien des aléas

DE CHAIR ET DE LARMES

de la fonction publique. Comprenait-il lui-même en quoi consistait son travail ? Elle lui demanda d'ouvrir une bouteille de vin et, tandis qu'il se démenait avec le tire-bouchon, servit à Peluche sa gamelle de croquettes. Ils passèrent à table. Elle reçut avec un sourire modeste des félicitations pour sa cuisine et s'appliqua à dissiper son malaise dans l'alcool. Au dessert – une tarte aux pommes, la seule pâtisserie qu'elle savait préparer sans produits d'origine animale –, Lucien la regarda de ses yeux tendres et posa sa main sur la sienne. Épaisse et blanche, elle la trouva aussi incongrue qu'un poulpe. Elle se sentait ballonnée et somnolente, mais se laissa embrasser avant de se lever pour se diriger vers la chambre. Dans la cavité de ses couettes, elle se retrouva bientôt nue et plutôt interloquée. En même temps, elle s'était bien doutée des intentions de son invité : lors du dernier stage, il avait essayé quelques tentatives de rapprochement qu'elle avait prétendu ne pas remarquer. Elle s'efforça de se concentrer sur leur activité, tandis que Lucien, avec un enthousiasme diligent et des gestes malhabiles, réussissait à lui procurer un certain plaisir. Et puis, le frottement de leurs deux corps dégageait une chaleur bienvenue.

Au petit déjeuner, accablée d'un mal de tête lancinant et d'une vague nausée, elle éprouva les plus grandes difficultés à soutenir la conversation. Lucien l'abreuvait de conseils divers : « Tu devrais mettre Peluche au régime, il a de l'embonpoint... Pourquoi ne possèdes-tu pas de ligne fixe ? Ce n'est pas raisonnable... Tu devrais remplir ton lave-vaisselle de cette façon, c'est plus ergonomique... »

Elle avait imaginé un agriculteur sportif ou un instituteur de village qui, époustouflé par sa personnalité originale, un mélange détonant de sophistication parisienne et de bon sens terrien, serait

tombé en pâmoison devant ses charmes. Elle se trouvait embarquée dans une histoire pathétique avec un vieux garçon chauve.

Ils se rendirent au jardin potager qu'elle avait commencé à remettre en état et déambulèrent ensuite entre les arbres fruitiers. Peluche, les oreilles dressées, la truffe au vent et la croupe frétilante, gambadait devant eux. À l'appel de Claire, il se retourna et lui sourit. Elle raffolait de ce sourire de chien heureux et de cette truffe écrasée de dragon chinois miniature, même si le spectacle de cette joie entière l'attristait par moments. Elle se laissa tomber dans une flaque de soleil sur l'herbe humide. Lorsque Peluche s'approcha, elle le souleva du sol, le serra dans ses bras, embrassa le crâne minuscule et enfouit son visage dans le poil à l'odeur musquée – les fragrances du salon de toilette avaient depuis longtemps disparu –, mais il perdit vite patience, donna un dernier coup de langue et se contorsionna pour se libérer. Claire finit par le lâcher.

Lucien, après un instant d'hésitation et quelques regrets pour son pantalon trop élégant, s'installa à côté d'elle. Alors qu'il ignorait tout de l'état dans lequel elle avait trouvé ces arbres et de la somme de travail qu'elle avait fourni pour en arriver à ce résultat, il se lança dans l'analyse de sa technique de taille avec beaucoup d'assurance. Facile de critiquer quand on passe la majeure partie de sa vie assis sur une chaise à rédiger des comptes-rendus inutiles. Il finit par sentir son énervement et, pour se rattraper, se proposa de lui montrer comment s'y prendre, mais elle refusa. Il se mit alors à lui donner des conseils sur la façon de s'occuper du potager. Aurait-il oublié qu'ils avaient suivi le même stage de permaculture ?

« Nous allons nous entraîner.

DE CHAIR ET DE LARMES

— À quoi ? »

Sans répondre, elle partit en courant vers la maison. Elle ouvrit la porte, grimpa l'escalier, s'empara du sac en faux cuir, redescendit, se saisit du sabre en bois et le tendit à Lucien qui, essoufflé, l'avait rejointe.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un sabre d'entraînement. Et je sais que tu professes la non-violence, mais nous n'allons pas nous battre. Considère-le comme un bâton de cérémonie et cet entraînement comme une méditation active. Active, mais pratiquée en silence. En silence, d'accord ? Parce que si tu dis encore un mot sur la taille des arbres ou les soins du potager, je vais devenir agressive. Et tu vois, je suis armée... »

Malgré son désir de solitude, elle prit le temps d'expliquer à Lucien les mouvements de base, puis ouvrit la fermeture éclair du sac. Sous l'enveloppe sombre et rigide brillait le tissu soyeux imprimé de fleurs stylisées. Le fourreau rejoignit bientôt la housse posée sur la table du jardin. Claire admira une nouvelle fois la garde, décorée d'un motif d'oiseaux en vol, et la lame parcourue du reflet en zigzag si caractéristique. Un jour, elle se rendrait à son ancien dojo et surprendrait son maître par des prouesses inédites, mais, à ce moment précis, elle ne voulait pas prendre le risque de dégainer, de s'entailler le doigt et perdre ainsi un prestige si difficilement conquis. Tandis que Lucien maniait son sabre en bois avec beaucoup d'énergie et aucune précision, elle appliqua ses deux mains sur la poignée ainsi qu'on le lui avait enseigné et se mit en position.

L'arme montait et descendait suivant le rythme qu'elle imposait. Au début, ses gestes tendus et maladroits lui procurèrent

une sensation désagréable, comme celle d'un ongle qui trace une ligne sur une surface granuleuse. Elle ferma les yeux et imagina qu'elle coupait un bambou d'un seul mouvement. Chacun de ses coups tranchait la chair ligneuse. Elle se détendit peu à peu et le trajet de l'arme finit par se préciser. L'éclat du soleil et celui du métal, la danse des branches agitées par la brise, la respiration rythmée en vagues, un glissement fin et puissant, aussi léger que l'air, aussi implacable qu'une roche qui s'écrase...

« Je crois que je me débrouille bien, regarde ! »

Une demi-heure s'était déjà écoulée. Elle encouragea Lucien, corrigea quelques détails dans ses mouvements et apporta la boîte en bois qui renfermait la poudre blanche et l'huile transparente nécessaires au nettoyage du sabre. Cette cérémonie achevée, elle rangea les armes à leur place et demanda à Lucien d'ouvrir une autre bouteille de vin. S'il lui rendait visite trop souvent, elle finirait par devenir alcoolique. Il proposa d'ailleurs de rester deux jours de plus – il pouvait téléphoner au bureau et inventer une maladie –, mais elle répondit de façon évasive.

Après le repas, il insista pour qu'ils regardent ensemble la séquence du journal télévisé où l'on parlait du « fameux » raid. Ils s'installèrent dans le lit avec la tablette. Le reportage commençait par la description de l'attaque, se poursuivait par l'évaluation de l'état de santé physique et mental du gardien, qui, menacé et ficelé, avait attendu les secours durant plusieurs heures, et s'achevait par l'inventaire des dégâts. La journaliste insista sur la cruauté des agresseurs. Les poules libérées finiraient toutes par mourir : écrasées par des automobilistes, dévorées par des bêtes sauvages, affamées ou malades. Ces poules, qui n'étaient plus adaptées à une vie en liberté, participaient à une recherche qui visait à améliorer la quantité et la qualité de la viande produite. On accusait souvent

DE CHAIR ET DE LARMES

les industries agroalimentaires de ne penser qu'à leurs profits, mais cette évolution du poulet d'élevage pourrait un jour mettre un terme à la faim dans le monde. Et non, l'expérience ne comportait pas de modifications génétiques, mais consistait en un croisement attentif des spécimens les plus qualifiés. Le reportage se terminait par un appel au public et même une promesse de récompense contre de la volaille retournée vivante.

« Mais ne t'inquiète donc pas ! Tu vis si loin de tout que personne ne te soupçonnera jamais.

— Si l'on me pose des questions, je te préviens que je jouerai à l'innocente. Je donnerai d'ailleurs ton nom.

— Tu ne peux pas rester indifférente à la souffrance animale...

— Je ne le suis pas. Je mange végétarien ! Sauf parfois quelques œufs bio...

— Mais tu restes passive, comme ces Allemands qui ont assisté sans réagir aux horreurs des nazis.

— Tu compares ça à un génocide, vraiment ? Tu perds tout sens des proportions. Que fais-tu de l'augmentation constante du nombre de poulets et de bovins ? Et puis, qui a repris la ferme de ses parents pour l'exploiter avec des méthodes écologiques ? Et qui reste à Paris à travailler sans se salir les mains dans un bureau, mais adore donner des leçons ? Et...

— Calme-toi. Je t'assure que j'apprécie tes efforts, mais tu pourrais t'investir un peu plus, peut-être participer à un raid que nous préparons. Avec tes connaissances dans les arts martiaux, tu pourrais...

— Pas question d'aller en prison pour des oiseaux. »

Il lui demanda de réfléchir, elle rétorqua qu'elle avait pris sa décision, mais il la convainquit de visionner une autre vidéo sur l'abattage des veaux. Elle comprit dès les premières secondes qu'elle n'aurait pas dû accepter.

Dès son entrée dans un caisson d'immobilisation, l'animal voit ses congénères mourir autour de lui, avant de recevoir un coup sur la tête censé lui faire perdre connaissance. Seulement, l'assommoir ne fonctionne pas toujours et le veau, âgé de quelques mois seulement, la langue pendante, lutte encore pour sa survie. Après plusieurs coups, il finit par s'arrêter de bouger, si ce n'est quelques saccades des pattes, peut-être des réflexes. Comment le savoir ? Quelqu'un a-t-il vraiment vérifié l'activité du cerveau d'un animal étourdi ? Un treuil le soulève ensuite par les pieds pour lui trancher la gorge avec plus de facilité. Malgré la large rigole en plastique destinée à le recevoir, le sang gicle sur le sol, à tel point que le blanc des carreaux disparaît sous les éclaboussures. Avec leurs grands couteaux, les hommes harnachés de combinaisons blanches se précipitent sur les cadavres encore chauds pendus les uns à côté des autres. Comment relier la barquette pimpante, le paquet de muscle rouge et brillant sous son enveloppe de cellophane à ces veaux qui meuglent et pleurent ?

« C'est bon, je viendrai avec toi... Tu as très bien entendu... je t'accompagnerai pour sauver les poules. N'aie pas l'air trop satisfait quand même, tu m'agaces. »

Certaines images ne vous quittent plus, elles vous égratignent l'âme et y laissent des cicatrices indélébiles. Claire expliqua à Lucien qu'elle devait se coucher tôt, puis, devant son manque de compréhension, précisa vouloir se préparer à une dure semaine de travail. Il lui proposa de rester pour l'aider, mais elle refusa, ignora son désir de jouer au couple amouraché et le mit dehors le plus

DE CHAIR ET DE LARMES

vite possible, sous le prétexte qu'il éviterait ainsi les embouteillages. Après son départ, elle acheva de nettoyer la cuisine ; elle se sentait trop énervée pour se consacrer à une tâche plus exigeante. Au moment où elle se penchait pour ranger le plat à tarte, un éclair lumineux l'éblouit. Elle avait dû perdre connaissance parce qu'elle se retrouva recroquevillée sur le sol, les mains agrippées à la céramique qu'elle maintenait contre son ventre et qui la gênait pour respirer. Elle se redressa avec difficulté, se mit à genoux et éclata en sanglots.

À ce même endroit, une trentaine d'années plus tôt, elle s'était retournée pour tendre un plat à sa mère, occupée à étaler le disque de pâte sur le plan de travail enfariné. Celle-ci avait relevé son visage et tendu la main pour s'en saisir et ses traits, d'habitude agréables et doux, s'étaient alors transfigurés. Sur ses épaules rondes, recouvertes du gilet en laine vert qu'elle affectionnait tant, se perchait la tête d'une louve aux petits yeux, les babines retroussées en un rictus menaçant. La céramique s'était brisée en mille morceaux qui avaient fusé dans tous les coins de la pièce. Claire avait supplié, puis s'était enfuie, poursuivie par cet Anubis femelle qui hurlait après elle.

Les sanglots finirent par se calmer et Claire, toujours à genoux, rangea le plat à tarte sur son étagère. Elle ne pouvait imaginer la souffrance de sa mère qui avait perdu une sœur et cru perdre une fille. Pauvres humains... Des poussins qui avançaient remplis d'espoir ou de craintes, ignorants du destin que le sort leur réservait. La vie se finissait toujours mal et prenait trop tôt son air tragique. Épuisée, elle souleva Peluche dans ses bras et entreprit de gravir l'escalier. À mi-chemin, saisie de vertige, elle dut poser le chien sur une marche. Il détala, mais arrivé en haut, surpris de la voir encore prostrée, se mit à japper avant de la rejoindre.

« Attends, Peluche. Calme-toi, tu vas me faire tomber. Une minute... attends, je me lève. »

Elle essaya de se redresser ; l'escalier se balançait sous ses pieds. Elle inspira et expira plusieurs fois, comme elle l'avait appris en cours de méditation, et reprit son escalade les deux mains accrochées à la rampe. Peluche, qui jappait toujours, semblait l'encourager. Lorsqu'elle atteignit le palier, elle vacilla encore une fois. Le gouffre derrière elle voulait l'aspirer. Elle s'en arracha et se précipita vers sa chambre, se jeta sous les couvertures et appela le chien.

La visite de Lucien, bien qu'irritante et imparfaite, avait insufflé à Claire un tel regain d'énergie qu'elle regrettait de l'avoir mis à la porte. Elle avait pris la décision de se forcer à rencontrer des gens, mais hésitait encore entre un autre cours de permaculture ou un hobby comme la menuiserie ou l'improvisation théâtrale.

Le matin, après avoir éteint son réveil, elle restait quelques instants immobile, puis repoussait d'un coup les couvertures et sortait du lit. Elle répétait à haute voix les mêmes mots, sorte d'incantation contre le mauvais sort : « Ne pas réfléchir, ne pas m'apitoyer, agir. » Elle ne voulait pas penser à sa faiblesse précédente ou à l'éventualité d'une rechute. Elle ouvrait la fenêtre pour offrir son corps au baiser glacé de l'aube. Le ciel gris hésitait encore à s'illuminer. Pour un instant fugace, de l'autre côté de ce miroir terni, elle sentait parfois une présence qui l'observait. Elle s'était souvent demandé s'il existait une logique cachée à sa vie ; même si elle n'en possédait aucune preuve formelle, elle l'espérait.

DE CHAIR ET DE LARMES

Elle s'habillait, descendait à la cuisine et ouvrait la porte du jardin. Après son inspection habituelle, Peluche, qui considérait toujours les poulets comme ses jouets personnels, partait en courant. Tandis qu'elle préparait du thé vert, Claire entendait ses aboiements enthousiastes. Elle le retrouvait devant le poulailler. À son arrivée, il reprenait son vacarme de plus belle. Une souche d'arbre lui servait de table d'appoint et elle y déposait sa tasse. Elle ouvrait la porte et libérait les gallinacés : leur taille dépassait maintenant celle du chien et ils avaient perdu l'aspect et le comportement de bêtes maltraitées. Crêtes rouges et pattes jaunes contrastaient avec la blancheur éclatante de leur plumage tandis qu'ils s'amassaient autour d'elle avec un enthousiasme glouton. Elle avançait d'un pas glissé pour éviter de leur marcher dessus et leur servait des repas diététiques à base de céréales complètes selon une recette qu'elle avait trouvée sur Internet. Claire adorait les voir picorer insectes et plantes, déambuler sans soucis et labourer la terre de leurs ongles crochus. À leur façon, ils l'aimaient, elle en était persuadée. Peluche, qui adorait jouer avec eux, les poursuivait, les attrapait par le cou et les relâchait lorsque sa maîtresse le grondait.

Bande par bande, elle domptait le potager en friche et avait posé une petite clôture en fil métallique pour le protéger des poulets. S'ils ne s'étaient pas écroulés sous leur propre poids à force de se goinfrer, comme l'avait prédit Lucien, leur corpulence les empêcherait à jamais de décoller du sol. Elle commençait par désherber, tirait sur les tiges coriaces et coupait à ras les plus difficiles. À la fin de cette étape, les gants, le bonnet et l'écharpe se prélassaient déjà sur la barrière. Puis elle déversait le compost qui s'écoulait du sac en pluie sombre et douce. Venait ensuite le travail d'aération. La fourche comme un ustensile de cuisine géant

mélangeait les ingrédients clairs et foncés. Le pied qui appuie, le manche qui bascule, les dents qui attaquent les mottes et les effritent, les douleurs dans le dos, les jambes, les épaules et les mains, le vent frais qui essuie un voile de sueur sur le front échauffé. Le manteau ne résistait plus et allait rejoindre le reste de la panoplie sur la clôture. Autour d'elle, le caquètement des coqs, le pépiement des oiseaux, les jappements de Peluche et, parfois, lorsque l'ennui la prenait, un livre audio dans ses écouteurs. C'était peut-être ça, le bonheur : un travail intense, l'effervescence de la nature tout autour et une voix humaine trompeusement proche.

L'odeur de pot d'échappement, le bruit de la circulation et le grouillement de la foule lui manquaient parfois, aussi s'autorisait-elle une visite par semaine en ville. Comme en ce moment, où elle marchait dans les ruelles du centre, flânait dans les magasins et admirait les marchandises trop chères. Alors que, debout sous une bruine agaçante, elle étudiait le menu d'un restaurant trois étoiles – tartare végétal, brioche parfumée agrémentée de foie gras et coulis fruité sur tartelettes croustillantes –, elle remarqua un couple attablé. L'éclairage élégant et l'encadrement de la fenêtre derrière laquelle ils étaient installés les mettaient en valeur comme les sujets d'un antique tableau. Une dizaine d'années plus tôt, elle et Jean auraient pu, comme eux, s'asseoir dans un bon restaurant avant de commander des plats sophistiqués puis, par une conversation distraite, dissimuler l'ennui que procurait la compagnie de l'autre. La chorégraphie des serveurs empressés, les descriptions pompeuses que personne n'écoute, la bouteille verte d'où s'écoule une eau gazeuse au pétilllement doux comme une caresse, le bouquet d'un vin charnu et velouté, les créations abstraites au fumet envoûtant disposées avec panache sur la nappe

DE CHAIR ET DE LARMES

immaculée, les saveurs subtiles qui roulent dans la bouche et apaisent une faim de nouveauté et de plaisirs inédits. Elle se promet de revenir un jour, non pas avec Lucien, qui n'éprouverait que mépris pour cet endroit prétentieux, mais avec un cageot de laitues. Certains agriculteurs bio, elle l'avait vu dans un documentaire, gagnaient leurs vies en vendant leur production à des chefs étoilés.

Elle s'arracha à sa contemplation et s'éloigna d'un pas pressé, inquiète de son retard. Elle ajusta son chapeau et releva le col du manteau qu'elle avait sorti du placard pour l'occasion. Elle tourna le coin de la rue et aperçut son frère. Un parapluie noir à la main, il consultait sa montre. Elle n'avait pas l'habitude de le voir vêtu de ses habits de travail et le trouva très élégant. Dès qu'il la reconnut, son visage se fendit d'un sourire tendu. Elle s'excusa et ils s'engouffrèrent dans le restaurant. La serveuse salua Sébastien avec un air de familiarité et les guida à travers la salle bondée. Elle plaça un menu devant chacun d'entre eux, énonça les plats du jour et s'enfuit vers une autre table. Soupe de courgette au curry, aux choux ou thaïlandaise, poulet vermicelles, bisque de homard, potage poireaux-pommes de terre, velouté de légumes... La serveuse revint avec une carafe d'eau et une corbeille contenant quatre tranches de pain complet et une petite coupelle de beurre, puis sortit son calepin pour prendre la commande. Claire hésitait toujours tandis que la serveuse et Sébastien, alliés par une impatience commune, la regardaient d'un air sévère.

« Tu apprécies la nourriture végétalienne, n'est-ce pas ? Elle prendra la ribollita, mais sans parmesan, et moi, je prendrai la bisque, comme d'habitude. »

La serveuse disparut en une pirouette élégante et Claire soupira. La bisque pouvait se révéler un choix dangereux pour une

personne sédentaire à l'embonpoint naissant, tandis qu'elle-même, qui travaillait tous les jours au jardin, aurait bien aimé absorber, pour une fois, un peu de protéines animales. Elle avait d'ailleurs maigri, mais Sébastien ne l'avait pas remarqué.

Les meubles en bois clair, les haut-parleurs qui diffusaient de la musique classique, les murs ocre décorés de vanneries en têtes d'animaux, tout dans le restaurant, malgré l'effervescence de l'heure de pointe, se conjuguaient pour produire une ambiance apaisante. Mais à la vitesse dont défilaient les plats, Claire comprit qu'elle n'aurait pas beaucoup de temps à passer avec son frère. Elle avait espéré un moment tranquille, en tête à tête, mais l'on devait, dans cette famille, se trouver à l'hôpital pour recevoir un peu d'attention. Avait-il choisi ce restaurant pour pouvoir se débarrasser d'elle le plus vite possible ? Elle essaya d'étouffer ces pensées qui n'apportaient rien à son équilibre mental. Son frère travaillait dur et ne devait pas avoir le temps de se prélasser à table.

Tandis que Sébastien lui donnait des nouvelles des enfants, elle s'empara d'une tranche de pain et entreprit d'y tartiner une fine couche de beurre. On le jetterait si elle ne le mangeait pas. Le pain acidulé à la mie moelleuse, la croûte craquante et l'onctuosité du beurre... Rien ne pouvait égaler une telle perfection. Lorsque Sébastien se saisit lui aussi de son couteau, une compétition silencieuse s'instaura autour de la petite coupelle. La serveuse réapparut et déposa sans cérémonie les deux assiettes fumantes. Malgré ses craintes, Claire se sentit comblée par la nourriture. La soupe, inconnue jusque-là, lui rappelait la cuisine de sa mère, une gastronomie solide qui caressait les boyaux et calmait la faim. Sans réfléchir, elle parla de la visite de Lucien et des poulets qu'il lui avait apportés. Elle pensait que Sébastien rirait avec elle de ce

DE CHAIR ET DE LARMES

geste incongru.

« Tu dois les rapporter à leur propriétaire tout de suite. C'est du vol pur et simple et cela fait de toi une receleuse.

— Ne crois-tu pas que tu exagères ? Ah, je comprends... tu les défends, c'est ça ? Tu défends cette compagnie qui monopolise les graines de culture et exploite les animaux.

— Oui, je défends cette compagnie, sans doute imparfaite, mais qui a apporté beaucoup de progrès au monde et qui lutte contre la faim. Laissons donc mes problèmes de conscience de côté, je t'en prie. Je m'inquiète pour toi. À ta place, je me méfierais de ces extrémistes du Front végétalien. Ces gens qui se nourrissent de végétaux te paraissent pacifiques, mais n'en crois rien ! La jalousie les ronge chaque fois qu'ils voient un steak saignant ou une omelette baveuse. Le manque de vitamine B12, la répression de pulsions naturelles ou le sentiment de leur propre supériorité les rendent dangereux et agressifs. »

Cette discussion avait gâché l'ambiance et, après une fin de repas morose, le refus catégorique d'un dessert tant espéré et une vague excuse prononcée sans conviction, ils se retrouvèrent dehors. Deux bises esquissées dans un froid glacial, un léger effluve de cigarette – avait-il déjà fumé celle de la journée ou bien avait-il augmenté la dose allouée ? – et puis, sans un regard en arrière, des pas pressés qui frappaient le trottoir humide.

Elle, qui n'avait jamais fumé et ne comptait pas s'y mettre, pouvait se passer de nicotine. Mais après ce repas abrégé et frustrant, elle ne renoncerait pas à sa dose quotidienne de sucre, même si la hausse de glycémie ne résolvait jamais rien : remords ou empoisonnement, elle se sentait toujours plus mal après avoir consommé un dessert. Elle marchait vite, le col du manteau

remonté, le chapeau bien enfoncé sur son crâne. La pluie, légère, mais persistante, exhalait une humidité glaciale, triste et pénétrante. À ces moments, elle aurait voulu dire oui au réchauffement climatique, même si les vagues de froid extrême lui étaient aussi attribuées. Mais qui était-elle pour professer un avis ? Son engagement semblait si dérisoire par rapport à la taille de la planète ou à l'activité du soleil.

De la rue, la devanture ressemblait à celles de tous les autres cafés ou bars de la ville. Elle entra, se dirigea vers le comptoir et salua le patron qui comme d'habitude portait un bandana, aujourd'hui rouge. Pourquoi s'affublait-il de cet accessoire ridicule ? Avec sa barbe, il aurait pu figurer dans un film de pirates. La tarte Tatin, aguicheuse dans son présentoir vitré, l'attendait. Claire avait arrêté le café depuis de nombreuses années, mais s'autorisait pour les grandes occasions un cappuccino décaféiné au lait végétal. Après avoir passé sa commande, elle repartit avec son plateau en plastique et traversa la salle pour atteindre les tables équipées d'un ordinateur. Les seuls clients à cette heure trop précoce étaient trois étudiants : l'un d'eux, la tête ornée d'une couronne de cheveux frisés, lisait un journal en papier, quelle hérésie, et les deux autres, casques enfoncés sur le crâne, démembraient des monstres sur leurs écrans.

Claire choisit une table en coin où elle pourrait jouir d'un peu d'intimité. Avec ses meubles de style industriel, ses murs en béton et ses nombreuses consoles, le lieu lui apportait un dépaysement certain, tout en lui rappelant les chambres de ses fils lorsqu'ils vivaient encore à la maison. Elle ne parvenait pas à comprendre les motivations des individus qui fréquentaient le sous-sol à des heures tardives et pour qui l'idée d'une célébration ou d'une rencontre entre amis revenait à s'asseoir tous ensemble dans une

DE CHAIR ET DE LARMES

pièce obscure, devant des rectangles de lumière mouvante et glauque, isolés les uns des autres dans la réalité, mais connectés dans un monde virtuel plus excitant, où ils pouvaient démontrer à leurs pairs leur courage, leur habileté et leur détermination sans prendre aucun risque, sauf une tendinite au poignet. Avec la bonne conscience d'une mission à accomplir, ils volaient, pillaient et tuaient à mains nues ou à l'aide de lames diverses, de balles, de rayons laser, bien installés dans leurs fauteuils rembourrés.

Elle posa son plateau à côté de l'ordinateur, s'installa et avala une gorgée. L'amertume du breuvage adouci par le lait végétal lui procura une sensation de plaisir sophistiqué. Les publicités vantant les mérites du café l'influençaient malgré tout. Elle repoussa l'image d'un Lucien navré avant d'avalier un morceau de tarte. C'est ce dont elle avait besoin maintenant : du beurre et du sucre, accentués par un breuvage chaud et amer, dans une ambiance artificielle et marginale. Elle consulta d'abord les réseaux sociaux de ses fils. À en croire les vieux albums de famille, remplis de visages souriants et de portraits d'enfants actifs et joyeux, il fut un temps où ils avaient connu le bonheur. Elle se souvenait surtout de disputes et de cris. Sur l'écran scintillant, Hugo et Samuel, accompagnés de leurs nombreux amis, arboraient des mines éclatantes. Dans un selfie conventionnel avec Big Ben en toile de fond, Jean posait avec Hugo. Bien que de la même taille, il entourait son cadet d'un bras protecteur, ce qui l'obligeait à une posture inconfortable. Sa coupe de cheveux, son nouveau style de vêtements et son teint hâlé le rajeunissaient. Claire ne lui avait pas parlé depuis cet incident ridicule où elle avait insulté sa petite amie sur le Web. Elle ne trouvait aucune ressemblance entre les enfants rieurs de ses souvenirs et ces étudiants occupés. Elle avait joué son rôle, avait perpétué l'espèce

et éduqué ses fils. Ils avaient choisi leur père et son argent et ne désiraient pas s'encombrer d'une femme préménopausée, ennuyeuse et inutile. Plus tard, peut-être, lorsqu'ils auraient eux-mêmes fondé un foyer, sauraient-ils apprécier ses qualités maternelles à leur juste valeur. Au moins pour lui confier leurs rejets pendant les vacances scolaires...

Elle ferma ces applications et passa sur une plateforme vidéo où elle regarda les mises à jour des chaînes de permaculture qu'elle suivait. En ces temps de pollution extrême, la population des abeilles – pas de légumes sans leur aide – diminuait sans cesse. Elles mouraient parfois toutes ensemble trop tristes ou épuisées pour continuer à lutter. Heureusement, en Provence, certains agriculteurs plantaient du fenouil autour des champs de lavande et leur donnaient ainsi un regain de vitalité. Malgré de longues explications verbeuses, Claire ne réussit pas à comprendre pourquoi les abeilles préféraient le fenouil à la lavande. Elle se laissa ensuite tenter par une émission sur les familles dysfonctionnelles, puis par une compilation des meilleures scènes d'une série comique, mais elle finit par éprouver la sensation de ne pas avoir quitté les réseaux sociaux. Tous ces drames ou ces joies arrangés avec soin... Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et constata, une fois de plus, que dans la réalité les gens ne paraissaient pas aussi heureux ou aussi intéressants que sur Internet.

